

LETTRE DE M. COILLARD.

Cette lettre aurait dû paraître dans l'une ou l'autre de nos deux dernières livraisons, car elle nous est parvenue dans le courant du mois d'octobre. Heureusement que ce retard, involontaire de notre part, n'enlèvera rien à l'intérêt des récits de notre frère. On lira surtout avec une profonde édification la partie qui concerne le décès de deux des évangélistes les plus capables et les plus zélés du district de Lérivé.

Aux amis des Missions.

« Bien-aimés frères,

« Ne vous étonnez pas si je vous dis qu'il est difficile au missionnaire de trouver le temps et le repos d'esprit nécessaires pour la correspondance. Souvent aussi c'est le courage qui lui manque; le sentiment de la monotonie de sa vie, les difficultés sans cesse renaissantes qui l'assaillent, lui font tomber la plume des mains. Mais je me ferai violence, cette fois, ne fût-ce que pour replacer sur vos cœurs la sainte œuvre à laquelle nous avons voué notre vie.

« Depuis quelque temps, la main du Seigneur s'est appesantie douloureusement sur nous, et l'ennemi nous a criblés de ses flèches empoisonnées. Si la mort triomphante de notre cher Yohanne Nkélé nous avait édifiés, il y a deux ans, la chute, ou plutôt l'état de chute inopinément révélé de l'un des membres les plus influents du troupeau nous a plongés dans une amère affliction. Et ce n'est pas le seul qui soit tombé. Une visite de notre frère Kohler, en ces circonstances, et le séjour qu'il a fait parmi nous, nous ont soulagés. Nous avons passé d'heureux moments ensemble. Le fait que l'un et l'autre nous avons été à l'Institut de Glay établit tout naturellement un lien de parenté entre nous.

« Nous fîmes ensemble un voyage à Koakoa, chez le chef Mopéli (un des frères de Moshesh), accompagnés de plusieurs membres de l'Eglise, les uns à pied, les autres à cheval. Avant notre départ, nous eûmes une réunion générale des chrétiens de la station et des annexes. Ce fut une bonne réunion. Malgré toutes nos défections, avec des hommes comme ceux qui nous accompagnaient ou ceux qui nous souhaitaient un bon voyage, nous nous sentions encore forts. Qui nous eût dit que c'était la dernière fois que nous nous trouvions tous ensemble? Nous partîmes heureux et confiants. Les chrétiens de Koakoa ne nous attendaient pas; s'étant trompés de date, notre arrivée les prit par surprise. Leur accueil n'en fut pas moins plein de cordialité. Nous passâmes deux jours en entretiens et en réunions. Les nouvelles à entendre, les affaires à arranger ne tarissent jamais dans ce pays. L'œuvre n'est pas brillante à Koakoa. Il y a bien des misères dans ce troupeau délaissé. Le manque d'un ministère régulier s'y fait cruellement sentir, car, vu la distance (au moins une quarantaine de lieues), avec la charge d'un grand district et de la station, je ne puis y faire que des visites rares et trop courtes. Cependant, tout n'est pas ombre. Nous pûmes admettre dans l'Eglise sept adultes. Leur baptême eut lieu, le dimanche, en présence d'une assemblée nombreuse et attentive. La part active que notre frère Kohler y prit, ne contribua pas peu à la rendre telle. De là, nous allâmes trouver Mme Coillard et une honne partie de nos gens à Boutabouté. Nous nous y étions donné rendez-vous pour l'installation officielle d'un évangéliste : Eléazar Marathana. Quelques mois auparavant, lorsqu'il avait été question du placement d'Eléazar, c'est le chef Molapo lui-même qui avait demandé pour Boutabouté, pays qu'il a donné en héritage à son fils aîné et où demeure aussi Mousa, sa fille. Depuis, le Synode s'est tenu; le chef a pris ombrage de ses règlements, et il n'a plus cherché à voiler les dispo-

sitions hostiles à l'Évangile dont, au fond, il a été de tout temps animé. Aussi, comme nous nous y étions attendus, eûmes-nous à Boutabouté une réunion tumultueuse. Depuis lors, la position d'Eléazar a été fort pénible, mais il a pu se maintenir dans cet endroit et c'est beaucoup.

« Ce long voyage m'avait fatigué au point d'en être malade. Cependant, le lendemain de mon retour, je dus forcément quitter mon lit pour aller enterrer une vieille femme qui, autrefois, s'était donnée pour chrétienne, mais que je n'ai jamais connue que comme une prêtresse zélée du paganisme. La mort venait de la surprendre pendant qu'elle en accomplissait certains rites concernant les jeunes personnes.

C'est sur cette fosse que je me séparai de Johanne Lékomola, l'évangéliste de Tsikoané. Me voyant souffrant, il me quittait, disait-il, à regret, mais il avait hâte de rentrer chez lui et de préparer des matériaux pour la construction d'une petite chapelle. Le seul repos qu'il s'accordât, c'était, le soir, quand, ayant rassemblé ses enfants autour du feu, il chantait avec eux quelque nouveau cantique qu'il avait appris chez nous. C'est ainsi qu'un vendredi soir il chantait avec sa famille une hymne dont le nouvel air l'avait ravi : « *E monateng, ki Sioneng!* (Oui, le bonheur est en Sion!) » L'heure avancée, le feu qui s'était éteint força cet heureux groupe à se disperser. Peu d'instants après, Johanne se sentit saisi de violentes douleurs d'entrailles, et, le lendemain, à dix heures, il n'était plus de ce monde. Il était entré dans cette Sion dont il venait de chanter les gloires. De grand matin, le samedi, son fils était bien accouru pour chercher des remèdes, mais à son retour il trouva que son père ne respirait déjà plus. La crue subite des eaux d'une rivière qui séparait sa demeure de la nôtre fit que cette nouvelle ne nous arriva que le dimanche à l'issue du service. Nous nous mîmes immédiatement en selle. Ce fut sur la brune que nous pûmes

compléter les préparatifs d'ensevelissement et accompagner à leur dernière demeure les restes de notre ami. On parla peu, le temps n'était pas favorable et le coup qui venait de nous frapper si subitement nous avait atterrés.

Johanne laisse une veuve chargée d'une nombreuse famille. Il avait eu quelques pressentiments de son départ, tels qu'on en remarque souvent chez les enfants de Dieu, et qui sont des avertissements d'en haut bien solennels. La mort l'avait trouvé tout prêt, l'attendant en santé et dans la force de l'âge. Comme homme et comme chrétien, Johanne était un beau caractère, d'une grande douceur, d'une humeur toujours égale. Il avait bien des traits en commun avec notre autre Johanne, Johanne Nkélé; aussi se comprenaient-ils parfaitement et étaient-ils intimement liés. Si l'on pouvait leur reprocher parfois la sévérité de leurs appréciations, ils rachetaient cela par une grande humilité et une soif ardente de s'instruire. Quand je voyais leurs yeux braqués sur moi, je pensais à Marie écoutant la parole; et Johanne n'oubliait rien.

Nous ne sommes pas les seuls à le pleurer; l'Eglise de Bérée nous l'avait donné. Hélas! à cette perte en succéda bientôt une autre non moins grande et non moins douloureuse. A notre retour de Koakoa, nous avons trouvé Kémuel Entsalong alité. Il y avait quelque temps qu'il se plaignait, mais son énergie ne céda que lorsque la nature fut complètement épuisée. Il sentait qu'il s'en allait et mettait à profit chaque moment pour exhorter ses enfants et les amis qui le visitaient. Jusqu'à son dernier soupir, il prit un intérêt actif à tout ce qui concernait notre Eglise. Il voulut savoir si le champ de maïs qu'elle avait cultivé pour achever de payer nos bancs avait beaucoup produit, si on l'avait bien récolté; il s'informait de ce qui se faisait dans les séances de notre consistoire, etc. Je l'ai entendu faire une verte réprimande à un chrétien qui s'était disputé avec un autre. Il disait toujours qu'il ne souffrait pas, et

on pouvait croire qu'il disait vrai, car pas une plainte ne s'échappait de sa bouche. La dernière fois que nous le possédâmes parmi nous, c'est lorsque M. Kohler arriva et que l'Eglise se réunit pour lui souhaiter la bienvenue. Kémuel lui aussi parla, mais comme un homme qui a déjà le pied sur le seuil de l'éternité et qui le sent. Quelques semaines plus tard, nous avions la sainte Cène; il ne put se joindre à nous. Grande fut sa joie quand il apprit que je me proposais d'aller la lui porter. Malgré sa faiblesse, il fallut qu'on lui fit sa toilette, qu'on lui donnât chemise blanche et habit neuf; et comme sa femme s'effrayait de son grand épuisement et faisait quelques objections : « C'est ma dernière fête, » dit-il, « avec l'Eglise de Christ sur la terre. » Et quelle fête émouvante dans cette petite cour de roseaux ! Lui seul paraissait calme : « Soyez fidèles jusqu'à la mort, » répétait-il d'une voix à demi-éteinte; « ce n'est pas de la fougue qu'il faut pour arriver au ciel, la fougue est un feu de paille, il vous faut de la *persévérance*. » Sa fin ne pouvait pas être plus calme; sur sa demande, son fils l'avait changé de position, puis un soupir, et ce fut tout; notre ami s'était endormi; son âme s'était envolée dans le sein de son Dieu.

Kémuel avait un cœur d'or sous une écorce rugueuse. Ses manières avaient quelque chose de brusque. Il avait été pâtre toute sa vie; il était accoutumé à l'indépendance et il l'aimait. Il ne savait pas flatter; ses reproches avaient quelque chose d'incisif; aussi le respect que païens et chrétiens avaient pour lui, voire même les chefs, était-il mêlé de crainte. Le plus beau trait de son caractère, c'était la reconnaissance, qualité que l'on rencontre rarement chez les enfants de l'Afrique; il la témoignait, non par de belles paroles, mais par des actes dont la délicatesse nous prenait toujours par surprise. Kémuel a servi son Dieu avec fidélité pendant de nombreuses années. Jamais aucun écart immoral ne l'a mis au ban de l'Eglise. C'était une lumière parmi nous. C'était un vrai patriarche.

« Pardonnez-moi, chers amis, si je m'oublie; vous n'avez connu ni Johanne, ni Kémuel; une mention laconique de leur mort eût peut-être suffi, mais auriez-vous eu une idée de la perte que nous avons faite? »

A la fin de sa lettre, M. Coillard donne sur l'installation de M. Kohler quelques détails que nous ne reproduisons pas, la connaissance nous en étant déjà venue par d'autres sources. Notre frère termine en disant :

« Je bénis Dieu de ce qu'il a enfin comblé un de mes vœux les plus ardents en nous permettant de fonder Cana. C'est le trait d'union entre Lérivé et le reste de la mission, le *missing-link*. Dans le district qui reste à ma charge, il y aurait place pour deux autres missionnaires. Je serais satisfait cependant si je pouvais avoir des évangélistes et des maîtres d'école dignes de confiance et en nombre assez grand. Nous faisons peu et nous faisons mal, parce que nous avons trop à faire et que nous n'y suffisons pas.

« Votre affectionné dans le Seigneur,

« F. COILLARD. »

QUELQUES EXTRAITS DU « LESELINYANE, » JOURNAL
DU LESSOUTO.

Paris, 13 janvier.

Au moment où finissait la *Semaine de prières*, nous recevions le numéro du *Lésélinyane* du mois de décembre, où les réunions de supplications et d'actions de grâces ont été recommandées aux Eglises du Lessouto. Les sujets de prière y sont énoncés en des termes identiques à ceux du programme qui nous a été distribué en France. La feuille d'annonce de Morija a failli se trouver dans nos mains en même temps que celle qui nous a guidés d'une église à l'autre à Paris. Ce fait nous a paru trop re-